

Mozambique, lumière noire: ces images ne stigmatisent pas le réel, elles le traquent

Arnaud Robert

Samedi 13 juillet 2002

Rubrique: samedi culturel

Deux portes, en guise de purgatoire. Sur celle de gauche, le mot serventes, serviteurs. A droite, la mention homens, hommes. Une image duelle où, déjà, la photographie mozambicaine s'ébauche. Dans l'œil prégnant de Ricardo Rangel, patriarche de Maputo la capitale, maître à penser octogénaire de l'écriture lumineuse dans le pays, les visions se fragmentent. Celle d'un laquais noir en livrée, attifé pour un bal colonial. Qui répond au regard traversant, aux loques d'un enfant-nuit. Beaucoup plus qu'une perception duelle, en fait. Au fil des riches pages de cette somme, parue en Suisse, qui retrace un demi-siècle de prises de vue au Mozambique, les facettes se multiplient. Les regards prolifèrent. Iluminando Vidas, dit le titre de l'ouvrage, «Illuminer les vies». Il ne s'agit pas ici d'éblouir le réel. Mais de mettre en lumière les réalités. Au Mozambique, chez les aguicheuses callipyges, les hommes au bain ou la soldatesque kaki, la photographie colle au temps.

Onze semaines après que Louis Jacques Daguerre avait révélé publiquement son invention, les daguerréotypes faisaient le voyage d'Afrique. Directeur artistique des Rencontres de Bamako – la plus importante biennale de l'image africaine –, Simon Njami parle de destinées indissociables. Pas un média sur le continent, par la relative simplicité de technologie qu'il implique, qui n'ait connu plus grande fortune que la photographie. Images ethnographiques, portraits ardents, scènes de genre esthétisantes, clichés didactiques qui pallient l'illettrisme, chronique des violences quotidiennes: l'image noire conquiert rapidement tous les champs d'expression. Absurde, donc, de définir cette photographie par opposition aux visions européennes, américaines ou d'ailleurs. Elle ne se distingue pas par une forme particulière d'appréhension du monde. Mais elle fascine parce que, au Mozambique notamment, elle éclaire des territoires dont les métamorphoses sont fulgurantes.

Ainsi de l'histoire heurtée du Mozambique. De la période coloniale sous domination portugaise, à l'indépendance tardive (1975) obtenue dans les pires conditions, dans la fuite généralisée des occupants. Des dictatures communistes, des guerres civiles interminables à la démocratisation minée. A chaque époque, les photographes tentent dans l'urgence de capturer les cyclones. Ou la part congrue que leur abandonnent les chefs de la communication étatique. António Sopa raconte, à ce propos, cette anecdote: «A l'occasion de la visite au Mozambique d'un chef d'Etat étranger beaucoup plus grand que le président du Mozambique, le directeur du journal mozambicain à plus fort tirage s'est lancé dans un travail de «couper/coller» pour que l'un ne soit pas plus grand que l'autre.» Les photographes composent alors avec les mesquineries, les censures. Ils se fraient un chemin que Ricardo Rangel a lutté pour élargir.

Fils croisé aux sangs chinois, africain et européen, Ricardo Rangel est né en 1924. Photojournaliste par vocation, il collabore à toutes les publications d'importance au Mozambique. Ses séries de prostituées incarnent entières les nuits urbaines de Maputo. Trio de nymphes fanées au bar. Silhouette mouvante, regard las. Parce qu'il a réussi à rassembler en diverses associations les reporters et artistes mozambicains et à préserver les archives précieuses, il a assuré la pérennité de cette photographie. Et son développement. En substance, les images de Kok Nam, qui illustrent les manœuvres militaires, les cohortes de prisonniers et la reddition des armes, répondent aux tableaux contemporains, désertés, de l'après-guerre que Joel Chiziane, né en 1964, saisit. Aux retours d'autres maux, tels que le sida (Luís Basto) ou aux stupeurs insoutenables du quotidien, dans certains clichés d'Alexandre Fenías.

Pourtant, ce panorama de la photographie mozambicaine – déjà exposé à Rienne – le montre bien: ces images ne se contentent pas de stigmatiser le réel

Elles le traquent, par ses poétiques furtives et ses beautés instantanées. Dans ce catalogue bilingue (français et allemand), dirigé par Bruno Z'Graggen et Grant Lee Neuenburg, la qualité des regards stupéfie. Aucune commune mesure avec les portraits figés des maîtres maliens ni l'intransigeance radicale des jeunes Nigériens. Dans la photographie mozambicaine, le seul postulat: écrire les vies en lumière.

Bruno Z'Graggen et Grant Lee Neuenburg:
«Iluminando Vidas. Ricardo Rangel et la photographie mozambicaine»
(Ed. Christoph Merian, 170 p.)